

L'HORIZON NOUVEAU DE L'HISTORIOGRAPHIE EXPÉRIMENTALE

Éric Brian

Belin | « *Revue d'histoire moderne et contemporaine* »

2011/5 n° 58-4bis | pages 41 à 56

ISSN 0048-8003

ISBN 9782701157788

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2011-5-page-41.htm>

!Pour citer cet article :

Éric Brian, « L'horizon nouveau de l'historiographie expérimentale », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 2011/5 (n° 58-4bis), p. 41-56.

Distribution électronique Cairn.info pour Belin.

© Belin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'horizon nouveau de l'historiographie expérimentale

Éric BRIAN

Je prends acte sans détour du constat tracé par les organisateurs en ouverture de notre réunion¹ : le métier d'historien connaît en ce moment même, entre autres sollicitations, «une révolution silencieuse dans l'enseignement et dans la recherche» induite «par la généralisation de *Pordinateur-personnel-relié-à-Internet*». S'il fallait encore s'en convaincre, il suffirait de consulter au moyen d'un moteur de recherche les retombées de l'annonce du programme de la journée, et d'explorer, en suivant ces liens, une floraison d'initiatives qui combinent, sur des supports de type blog, une agrégation d'informations pertinentes, des annonces de nouvelles ressources, des témoignages de pratiques didactiques ou heuristiques innovantes ou encore des réflexions spontanées ou élaborées, tout à la fois intimes et d'intérêt général.

La question du jour est celle de la réflexion historiographique qu'impose un tel état de fait et celle de ses conséquences effectives dans le travail de l'historien lui-même. L'enjeu est celui des conditions sociotechniques de possibilité du travail scientifique et, ici même, celles du travail de l'historien. Dans un premier mouvement, on peut penser qu'en somme, «on a la théorie sociale de ses technologies» (thème cher à Bruno Latour par exemple)² : comment ne pas se rallier à cette formule, sauf à nier les formes les plus concrètes de ce travail, la donnée humaine du métier et la dépendance dans laquelle nous nous trouvons vis-à-vis de contraintes plus ou moins avouables ? En d'autres termes, la science historique (l'expression est ancienne) ne se forme pas dans l'isolement d'une splendide autonomie, mais dans les conditions de ses époques qu'il faut saisir par les voies les plus concrètes. L'historiographie y songe depuis déjà longtemps quand elle interroge ce qui relève des méthodes techniques et de l'organisation du travail savant : ce sont par exemple les controverses sur «la

1. Cette contribution est fondée sur la communication orale donnée à la table ronde du 12 mars 2011.

2. Sur ce thème, voir notamment Bruno LATOUR, «Gabriel Tarde and the end of the social», in Patrick JOYCE (ed.), *The Social in Question. New Bearings in History and the Social Sciences*, Londres, Routledge, 2002, p. 117-132.

fiche», les réflexions sur l'imprimé et sur la circulation matérielle de la chose intellectuelle, ou encore les efforts incessants visant à repérer les marqueurs de manières «modernes» ou «nouvelles» de faire de l'histoire. Henri Berr et Lucien Febvre furent ici des protagonistes célèbres, mais on en connaît pour d'autres époques³.

Une fois ainsi dessillé, l'œil de l'historien est ébloui par l'ampleur des bouleversements actuels et par leurs caractéristiques techniques à première vue exotiques dans le monde des Lettres, mais à la réflexion profondément intriquées dans les tâches les plus banales de la recherche ou de l'exposition. Le bouleversement technique produit le vertige, et chacun, par crainte, par fuite en avant ou pour en tirer avantage, est porté à admettre que la théorie sociale ou l'acuité historiographique seraient le reflet immédiat de la technologie. Il importe d'être prudent avant de s'engager dans cette voie, car j'ai peine à admettre que de nouvelles conditions techniques, distinctes de la lunette de Galilée (voire impensables de sa part) nous conduiraient aujourd'hui à tenir pour scientifiquement établi que le Soleil tournerait autour de la Terre; ou encore que de nouveaux moyens à cent lieues du microscope de Pasteur (et inconcevables par lui) favoriseraient une réhabilitation des théories de Pouchet...

Il est en fait bien imprudent d'accorder sans réflexion aux technologies nouvelles une fonction liquidatrice à l'égard des sciences – que cette liquidation soit jugée négative ou positive, peu importe. En effet, sauf à admettre que les scientifiques seraient les prothèses passives des nouvelles technologies (péril au demeurant concevable et à l'encontre duquel il importe de réagir), les subversions, les révisions et les remaniements qu'induisent ces technologies demeurent sous l'emprise de formes de contrôle propres à l'exercice de la mémoire collective des scientifiques, transmises par voie de traditions intellectuelles et de savoir faire de métier. Cette mémoire comporte une part d'autonomie qui ne s'efface pas aussi facilement qu'on change de machine ou de classe de machine, sauf à l'admettre par pétition de principe. Bref, pour ce qui nous concerne ici même, le «métier de l'historien» – comme tous les «métiers» scientifiques – est aujourd'hui soumis à rude épreuve, et nous explorons ensemble les tensions entre des ressources techniques nouvelles et nos savoir-faire acquis. C'est précisément parce que cette tension met en jeu la mémoire collective des historiens que nous mettons aujourd'hui même, osons le mot, l'historiographie sur le métier.

Bien sûr, je suis assez familier avec l'historicité des sciences pour savoir que les travaux, même les plus consacrés, ne sont ni gravés dans le marbre, ni sur des colonnes de porphyre en différents lieux du globe (formule sérieusement envisagée par Condorcet pour en assurer la pérennité). La question n'est pas

3. La *Revue de synthèse* et l'*Encyclopédie française* de l'entre-deux-guerres sont l'une et l'autre amplement étudiées aujourd'hui. Pour des indications, voir É. BRIAN, «Cent dix ans de renouvellements incessants. Note sur l'itinéraire de la *Revue de synthèse* de 1900 à 2010», *Revue de synthèse*, 131-3, 2010, p. 401-438.

là, comme s'il s'agissait de choisir entre les misères du moment où l'on parle et l'illusion de la perpétuité ! Depuis près de deux siècles et demi, les philosophes des sciences ont pris acte de leur historicité, tirant de ce constat des conclusions métaphysiques variées. L'épistémologie historique, dans l'acception rigoureuse du terme, trouve la matière de ses recherches dans cette historicité même, convaincue depuis près d'un siècle qu'elle apprend des sciences elles-mêmes comment éviter les commodités d'une position de surplomb.

Il faut encore préciser l'argument épistémologique avant de revenir à la question historiographique. Le péril serait en effet de noyer la seconde dans un débat sur la sociologie des sciences qui escamoterait le premier. Il n'y a aucune raison d'admettre que les techniques épuiseraient seules les conditions de possibilité de la formation des sciences. Qu'on songe d'abord aux dynamiques d'ordre institutionnel, économique ou intellectuel, non pas parce qu'elles relèveraient du « contexte », mais parce que leurs rythmes, leurs mouvements historiques, n'ont pas de raison d'épouser simplement ceux des renouvellements techniques ou technologiques. Un exemple : même les plus sophistiquées des horloges aujourd'hui donnent l'heure au moyen d'une numération babylonienne sexagésimale, et nos rythmes quotidiens en proviennent toujours alors même que les bornes horaires ont tout lieu de se dissoudre d'un strict point de vue technique. L'artefact et ses traces sont le concret de l'historicité.

On peut aussi songer aux dynamiques propres à la consistance des dispositifs conceptuels (certains auteurs s'y refusent, mais ce n'est pas la question du jour) et aux résistances des choses étudiées auxquelles le savant doit répondre et qu'il saisit par des voies expérimentales (elles vont de l'expérimentation au sens classique à l'expérience de pensée). Ces rythmes sont assez divers et multiples pour qu'il faille sérieusement s'interroger sur les effets particuliers de l'autonomie relative des constructions savantes, et non pas les escamoter en surinterprétant les mutations technologiques. Arrivés à ce point précisément, voici à nouveau la question historiographique : en quoi la matière de l'enquête résiste-t-elle ? En quoi l'écriture elle-même offre-t-elle à l'historien un moyen doué de formes de résistance propre ? En quoi cette matière et cette écriture se transforment-elles aujourd'hui même ? Je doute qu'on puisse répondre à ces questions sans passer par le témoignage d'expérimentations effectives. C'est, semble-t-il, le principe des diverses interventions ici même⁴.

Or les historiens ne sont pas démunis. Pour ma part, et comme d'autres, j'ai été entraîné vers une réponse historienne à ces questions de crise du métier et d'approche épistémologique, par l'œuvre de Jean-Claude Perrot. On le sait, sa thèse sur Caen au XVIII^e siècle avait passé au crible l'agenda labrousien de l'enquête d'histoire économique et sociale à l'époque moderne. Ce faisant,

4. Voir dans ce numéro, les articles de Franzisca Heimburger et Émilien Ruiz (*La boîte à outils des historiens*, www.boiteaoutils.info), Pierre Mounier (*Homo numericus*, homo-numericus.net et revues.org) et de Yann Potin (séminaire « La mise en archives »).

Perrot avait pris acte du fait que les économistes et les observateurs sociaux de la fin du XVIII^e siècle et du début du siècle suivant furent non seulement les passeurs du savoir social de l'époque moderne vers l'époque contemporaine, mais encore les pivots nécessaires des enquêtes d'histoire économique et sociale qui porteraient sur le XVII^e, le XVIII^e ou le début du XIX^e siècle. De là sa réorientation vers l'histoire intellectuelle, qui a abouti à des propositions heuristiques dans ce domaine (l'histoire matérielle de l'abstraction ; l'approche par la biographie intellectuelle)⁵ et à une question adressée à chacun d'entre nous : ne conviendrait-il pas, pour ainsi dire, d'épuiser d'abord l'enquête sur l'histoire intellectuelle du savoir économique, voire social, avant de s'engager dans l'étude des phénomènes économiques et sociaux anciens ? La clé du raisonnement est qu'il n'y a pas d'intelligibilité immédiate des phénomènes anciens, mais de nécessaires médiations, qu'il faut analyser, au moyen des traces du travail intellectuel ancien. Ces propositions ont eu des échos immédiats en histoire du savoir économique : ce sont par exemple les travaux de Christine Théré ou de Loïc Charles⁶. Elles ont ouvert la voie vers un réinvestissement de l'histoire économique, par exemple chez Jean-Yves Grenier⁷. Pour ma part, elles justifiaient, dans les débats d'alors sur le renouvellement des rapports entre histoire et sciences sociales, un effort à porter sur l'histoire longue des sciences sociales⁸. Elles ont encore conduit Bernard Lepetit vers un double programme bien connu : un nouvel agenda expérimental des rapports entre histoire et sciences sociales, et le « tournant critique » pris par les *Annales* en 1989⁹.

Aujourd'hui, la désorientation qu'induit le bouleversement technologique encourage ce qu'on pourrait appeler l'illusion synchronique : nous sommes tous portés par un même mouvement premier qui nous pousse à ne chercher les solutions que dans le temps présent, dans l'effervescence des initiatives actuelles – au demeurant souvent pertinentes –, dans la recherche d'options

5. Trois étapes en marquent l'élaboration : Jean-Claude PERROT, *Genèse d'une ville moderne, Caen au XVIII^e siècle*, Paris/La Haye, Mouton, 1975 ; ID., *L'âge d'or de la statistique régionale française : an IV-1804*, Paris, Société des études robespierristes, 1977 ; ID., *Une histoire intellectuelle de l'économie politique. XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, éditions de l'EHESS, 1992.

6. L'emblème est ici l'édition de François QUESNAY, *Œuvres économiques complètes et autres textes* (par Christine Théré, Loïc Charles et Jean-Claude Perrot), Paris, Éditions de l'Ined, 2005.

7. Jean-Yves GRENIER, *L'économie d'Ancien Régime. Un monde de l'échange et de l'incertitude*, Paris, Albin Michel, 1996.

8. É. BRIAN, *La mesure de l'État. Administrateurs et géomètres au XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1994. Sur l'enjeu de l'historicité des sciences sociales, abordée dans le contexte du « tournant critique » et des « formes de l'expérience », voir notamment p. 21-23. Le *Vorwort* de l'édition en langue allemande (*Staatsvermessungen*, Wien, Springer, 2001, p. IX-XV) donne des indications complémentaires du point de vue de l'historiographie des sciences sociales et mathématiques. Derrière cela, il y avait la critique des simplismes relatifs à l'historicité des sciences humaines que nombre d'auteurs ont voulu trouver chez Michel Foucault. Mais ce rebond nous entraînerait trop loin de notre propos.

9. « Histoire et sciences sociales. Un tournant critique ? », *Annales ESC*, 43-2, 1988, p. 291-293 ; Bernard LEPETIT (éd.), *Les formes de l'expérience : une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel, 1995 ; ID., *Carnet de croquis : sur la connaissance historique*, Paris, Albin Michel, 1999. On le sait, la disparition prématurée de Bernard Lepetit, au printemps 1996, a brisé l'impulsion qu'il avait donnée quelques années plus tôt.

apparemment nouvelles dont le propre serait de disqualifier la confrontation aux réflexions antérieures. L'apport de Perrot, échaudé qu'il fût tout au long des années 1960 et 1970 par tant d'annonces et de programmes qui se sont avérés vains du fait d'un certain mépris à l'égard des savoirs contemporains des phénomènes étudiés, a été – tout au moins je suis porté à le réinterpréter ainsi aujourd'hui – de mettre en évidence la dimension diachronique de l'expérimentation intellectuelle en histoire (sur le document 1, c'est la double flèche horizontale qui s'ajoute à celle verticale, la plus évidente, cf. p. 49). En d'autres termes, les renouvellements des méthodes techniques (la formule est de Condorcet) de la science historique et des sciences sociales nous offre non seulement une emprise immédiate sur le matériel et les ressources de nos recherches, mais encore une emprise indirecte sur le passé, fondée sur la prise au sérieux, l'analyse, et la confrontation critique entre le travail intellectuel passé et le nôtre. Il n'est plus désormais question de s'en tenir à l'état des sources et au bilan de l'historiographie, mais, par le truchement d'une restitution attentive des connaissances passées – notamment des connaissances *anciennes* de phénomènes économiques et sociaux *anciens*, et pas seulement par l'indication illusoire et rétrospective d'étapes de la pensée – et par la mobilisation la plus large du matériel d'archive et documentaire, de mettre en œuvre une vaste panoplie d'expérimentations historiographiques fondées sur la confrontation des sources, sur leur compilation par des voies diverses (quitte à jouer sur les niveaux d'agrégation pour faire voir des effets d'échelle par exemple), enfin sur leur mise à l'épreuve au moyen de techniques anachroniques mais adaptées aux questions posées. Il ne s'agit plus de sources et d'historiographie, mais d'un horizon historiographique expérimental, et le métier d'historien consiste dès lors à savoir en maîtriser les épreuves. Jean-Claude Perrot lui-même poussait ce programme à un degré de finesse rare, et peut être excessif, quand, à l'occasion de la dernière séance de son séminaire, il parcourait ce que le XVIII^e siècle avait écrit de la mouture des blés et, ce faisant, donnait en creux, par le biais de comparaisons implicites ou explicites, le tableau le plus strict qu'on pouvait alors former de la question des subsistances à cette époque.

Il y a vingt ans, c'était déjà le constat de la transformation radicale des conditions de l'exercice du métier d'historien qui nous préoccupait tous, et pas seulement en songeant à de nouveaux outils, mais encore en posant délibérément la question des conditions de la connaissance historique et en l'articulant avec l'histoire des sciences sociales. Cet ensemble de discussions, disons «à la Perrot», a rencontré un autre mouvement pour sa part issu des apports de la micro-histoire¹⁰. La bannière commune aura été l'«histoire expérimentale». En effet, cela exprimait une réponse aux mutations que nous connaissons

10. Voir Daniel S. MILO et Alain BOUREAU (éd.), *Alter histoire. Essais d'histoire expérimentale*, Paris, Les Belles lettres, 1991 et Jacques REVEL (éd.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard/Seuil, 1996. Deux numéros de la *Revue de synthèse* ont été consacrés à l'approfondissement de ces questions : n° 1, 2001 (*Objets d'échelles*) ; n° 4, 2009 (dossier : *La microhistoire à l'échelle continentale*).

alors dans nos capacités de mobiliser des sources anciennes, et de les réélaborer de fond en comble une fois prises au sérieux l'analyse de leur production historique et notamment leurs conditions intellectuelles, chose plus commode vers 1990 que jadis, quand on séparait par nécessité l'histoire économique et sociale d'un côté et l'histoire intellectuelle ou l'histoire des sciences de l'autre. Les tâches concrètes de l'historien, dans l'un et l'autre cas, étaient presque inconciliables vers 1960, elles deviennent complémentaires et offrent une sorte de synergie depuis les années 1980 et les gains de productivité empirique que nous connaissons depuis¹¹. D'autres travaux de ce genre, à la fois fortement dotés en investissement d'ordre quantitatif et très attentifs à la formation des modes de pensée des phénomènes sociaux, notamment à ceux induits par les politiques économiques ou sociales, ont alors fleuri. C'est par exemple le cas en histoire contemporaine dans les travaux de Paul-André Rosental¹². N'est-ce pas le moment d'indiquer que ces efforts ont été menés alors même que d'autres historiens, souvent porteurs d'une certaine autorité en matière de méthodes quantitatives, renonçaient aux travaux de ce genre pour donner libre cours à des études d'histoire des sciences sociales dont le motif affiché était d'étayer le scepticisme à l'égard des techniques d'objectivation en sciences sociales¹³ ?

D'autres types d'explorations de l'heuristique de l'histoire intellectuelle ont été tentés, chaque fois caractérisés par un recours très dense au matériel documentaire ou archivistique, et par des capacités de mobilisation d'information sans commune mesure avec ce dont on disposait jusque-là. C'est par exemple, en histoire des sciences, le travail collectif conduit aux Archives de l'Académie des sciences. Il a abouti à un volume aux motifs classiques – un

11. Pour ma part, je me souviens d'avoir passé deux semestres dans la salle des catalogues de la BN, rue de Richelieu, vers 1982-1985, pour ma thèse sur la fin de l'Ancien Régime en France. Mais, parallèlement, j'ai eu la chance de « tenter l'expérience » au cours des mêmes années du simple fait que, pour des travaux d'histoire sociale de la Russie prérévolutionnaire, nous disposions d'amples sources d'archives produites par l'Inspectorat des manufactures, tout particulièrement en 1916 et 1917 ; de tout nouveaux ordinateurs personnels (les premiers confiés par IBM à l'Université Columbia, à New York, et à la Fondation de la Maison des sciences de l'homme, à Paris) ; et par suite de la possibilité d'organiser une équipe d'une demi-douzaine de doctorants au Harriman Institute, à Columbia, qui déconstruisait et reconstruisait très concrètement le matériel statistique dont nous disposions, au niveau le plus fin. Voir Leopold H. HAIMSON, É. BRIAN, « Introduction » in L. HAIMSON, Charles TILLY (éd.), *Strikes, War and Revolutions in an International Perspective. Strike Waves in the Late Nineteenth and Early Twentieth Centuries*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, p. 35-46. Quant aux résultats, voir des mêmes auteurs : « Les grèves ouvrières en Russie impériale pendant la Première Guerre mondiale et le déclenchement de la révolution de février 1917 », *Le mouvement social*, 169, octobre-décembre 1994, p. 9-44.

12. Parmi les publications récentes : Paul-André ROSENAL, « De la silicose et des ambiguïtés de la notion de « maladie professionnelle » », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 56-1, 2009, p. 83-98 ; ID., « Migrations, souveraineté, droits sociaux. Protéger et expulser les étrangers en Europe du XIX^e siècle à nos jours », *Annales HSS*, 66-2, 2011, p. 335 à 373. Mais d'autres voies ont été explorées, voir par exemple celle suggérée par Simona CERUTTI et Gianna POMATA (éd.), *Quaderni storici*, 108, 2001/3 : « Fatti. Storie dell'evidenza empirica ».

13. C'est sans doute l'occasion de saluer la ténacité des directeurs successifs de l'Ined qui ont soutenu sans faille depuis 1999 l'activité de l'unité 11 de cet institut, « Histoire et populations ». Elle a été pour ainsi dire le laboratoire des approfondissements issus de la rencontre du programme de Jean-Claude Perrot et de la réflexion sur l'apport de la micro-histoire.

guide d'archives¹⁴ – mais construit comme un terrain expérimental par des historiens et des archivistes, cela sur des fonds d'une richesse extraordinaire tant pour l'histoire des sciences, l'histoire des techniques, l'histoire économique ou l'histoire de l'État, et qui demeurent encore sous exploités. Souvenons-nous que de grands historiens des sciences, tels René Taton ou Pierre Costabel, tenaient pour un objectif à peine réalisable la publication des procès-verbaux de l'Académie à l'époque moderne. Cette source fut même un trésor pour nombre d'érudits. Aujourd'hui, le *Guide* en main, un ordinateur connecté sur Gallica et une bonne connaissance de l'époque étudiée permettent à tout historien(ne) des sciences, ou historien(ne) généraliste – qu'il (elle) travaille à Paris ou ailleurs – d'aller très facilement là où l'on n'entrait jadis qu'au prix de décennies d'érudition : les procès-verbaux et les imprimés sont en ligne, téléchargeables, analysables en toute commodité, ce qui permet de concentrer les recherches en archives sur ce qui demeure unique : les documents singuliers qui subsistent des séances ou les traces que l'on peut identifier ailleurs, étant entendu que leur localisation à distance est aujourd'hui grandement facilitée. Aucun auteur, même ceux les plus importants qu'il importe toujours de lire (Charles Gillispie, Roger Hahn, David Sturdy, Alice Stroup, James McClellan par exemple) n'a bénéficié de conditions aussi favorables. Par suite, écrire à propos d'un savant ou d'un auteur ancien, « il a soumis à la prestigieuse Académie royale des sciences un mémoire en 17... » et en tirer un argument sur la pertinence ou la légitimité de l'écrit en question, chose si fréquente dans la littérature jusque dans les années 1980, cela est devenu la marque... disons... d'un certain amateurisme. Il est très facile d'en connaître plus, de disposer d'indices de l'attention portée par les savants du temps à l'écrit en question, bref de ne plus réitérer sans y prendre garde la magie d'une institution sans doute admirable, mais de faire simplement son travail d'historien.

C'est à ce point précis très concret, très à l'écart des effets d'annonce, que les mutations historiographiques s'opèrent aujourd'hui même. Et j'ajoute qu'elles bouleversent la circulation internationale des connaissances spécialisées, et pas seulement du fait que les articles sont en ligne. L'ouvrage récent de Sayaka Oki sur la même Académie a été l'occasion pour cette historienne de mobiliser ces ressources nouvelles et de concentrer son temps à Paris sur des dépouillements de documents difficiles d'accès¹⁵. Si bien que son livre, pourtant écrit en langue japonaise, est de première importance dans l'historiographie spécialisée, état de fait qui induit tout une série de difficultés nouvelles... Mais de plus, le niveau de connaissance de cette institution parmi les historiens et les sociologues japonais est

14. É. BRIAN, Christiane DEMEULENAERE-DOUYÈRE (éd.), *Histoire et mémoire de l'Académie des sciences. Guide de recherches*, Paris, Éditions Lavoisier, 1996 (son périmètre documentaire est suggéré par l'illustration 2 : « Une extension du périmètre des sources »).

15. Sayaka OKI, *Kagaku-akademī to 'yūyō na kagaku'. Fontoneru no yume kara kondoruse no yūtopia he* [L'Académie des sciences et "les sciences utiles". Du rêve de Fontenelle à l'utopie de Condorcet], Nagoya, Presses de l'université de Nagoya, 2011.

bouleversé. Si la tentation de la fuite en avant métaphysique est grande aujourd'hui, c'est du fait de la désorientation que produit le renouveau technologique. Il est vain de chercher une solution clé en main. La seule voie sérieuse consiste à confronter les expériences et à assumer que l'horizon de nos expérimentations historiographiques s'étend, que la densité de leur matière s'accroît.

En bref, le propre de la réflexion qui anime les historiens aujourd'hui est de prendre acte des bouleversements actuels des données les plus concrètes de l'exercice de leur métier et de les intégrer intensivement dans son exercice même. Au fond, vers 1990, nous savions que c'en était fini des années 1960 (cf. document 5, p. 51 : « (3) éléments... : vers 1960 ») : les bordereaux, les fiches perforées, le calcul mécanique, la graphique, et surtout la division du travail que ce morcellement des tâches comportait. Nos prédécesseurs avaient envisagé le régime des années 1980 comme neuf : la saisie électromécanique, la conservation sur des bandes magnétiques, le calcul électronique, les analyses factorielles, et la nouvelle division du travail qui était intervenue avec son cortège de compétences dispersées (document 4, p. 50 : « (3) éléments... : vers 1980 »). Mais nous le percevions déjà nous-mêmes comme dépassé. Plusieurs parmi nous se souvenaient des propositions de François Simiand sur le recours expérimental aux ressources statistiques alors produites par les bureaux spécialisés (document 6, p. 51 : « (3) éléments... : vers 1920 »)¹⁶. Et pour ma part, je songeais aussi bien aux projections exploratoires que l'homogénéisation des statistiques au début du XIX^e siècle n'avaient pas manqué de suggérer à quelques auteurs alors avertis : Simiand et Braudel, entrevus dès 1820 par Coquebert de Monbret¹⁷ ; mais aussi à la méthode expérimentale de Claude Bernard, importante dans la formation de celle, sociologique, d'Émile Durkheim¹⁸ ; et enfin au débat fraternel mais inconciliable entre l'expérimentalisme néo-positiviste de François Simiand et les révisions probabilistes de Maurice Halbwachs¹⁹.

Ce qui s'imposait à l'esprit, vers 1990, c'est-à-dire *avec les micro-ordinateurs mais avant Internet*, c'était la capacité pour tout chercheur de s'emparer de tous les aspects du travail, et pour ainsi dire, de négocier pour lui-même une organisation

16. François SIMIAND, *Statistique et expérience. Remarques de méthode*, Paris, Rivière, 1922.

17. Ainsi Charles-Étienne COQUEBERT DE MONTBRET envisageait-il une forme de récurrence entre la statistique du passé et les sciences du moment, cela dès 1819 : « Qu'il nous soit permis de citer à cette occasion l'exemple que le Maréchal de Vauban ne dédaigne pas de donner, en décrivant, paroisse par paroisse, l'élection de Vezelay, espérons qu'il se trouvera quelqu'un qui, marchant sur les traces de ce grand homme, formera une entreprise semblable, et s'il se peut dans les mêmes lieux ou il l'exécuta, il y a plus d'un siècle [...]. Ainsi la statistique fournirait à l'histoire et à l'économie politique la plus belle et la plus heureuse des applications, en rendant évidents les progrès que la population, l'agriculture et la richesse publique n'ont pu manquer de faire depuis l'époque de ce recensement », Rapport du prix Montyon de statistique de 1819, *Procès verbaux de l'Académie des Sciences*, 1^{er} mars 1819, VI, p. 423-424 ; voir à ce sujet É. BRIAN, « Le prix Montyon de statistique à l'Académie royale des sciences pendant la Restauration », *Revue de synthèse*, 112-2, 1991, p. 207-236.

18. Claude BERNARD, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, Baillière, 1865 ; Émile DURKHEIM, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Alcan, 1895.

19. Maurice HALBWACHS, « L'expérimentation statistique et les probabilités », *Revue philosophique*, 96, 1923, p. 340-371.

DOCUMENT 1*

(1) un changement d'horizon historiographique

1930 1980 2010

The collage shows a progression of visual elements: on the left, historical architecture and a vintage car; in the center, a map and a modern car; on the right, a digital search interface (isidore) and a line graph. A large horizontal double-headed arrow spans the width, and a vertical double-headed arrow is positioned on the right side, indicating a shift in perspective over time.

DOCUMENT 2

(2) une extension du périmètre des sources

The collage features several key elements: a large building, a book cover titled 'Histoire et mémoire de l'Académie des sciences', a website for 'The Royal Society Centre for History of Science', and several pages of handwritten text with red annotations. The annotations include terms like 'allié', 'allié', and 'allié' with arrows pointing to specific parts of the text.

Détails du folio 770 verso (assertion en colonne de gauche)

Ci-dessus : agencement d'une nouvelle allié

Ci-dessous : variations de l'horizontalité et de l'écoulement, passage en allié
On lit jusqu'en haut à gauche. La ligne allié après (A) est un simple trait de

* Principaux éléments visuels projetés pendant l'exposé.

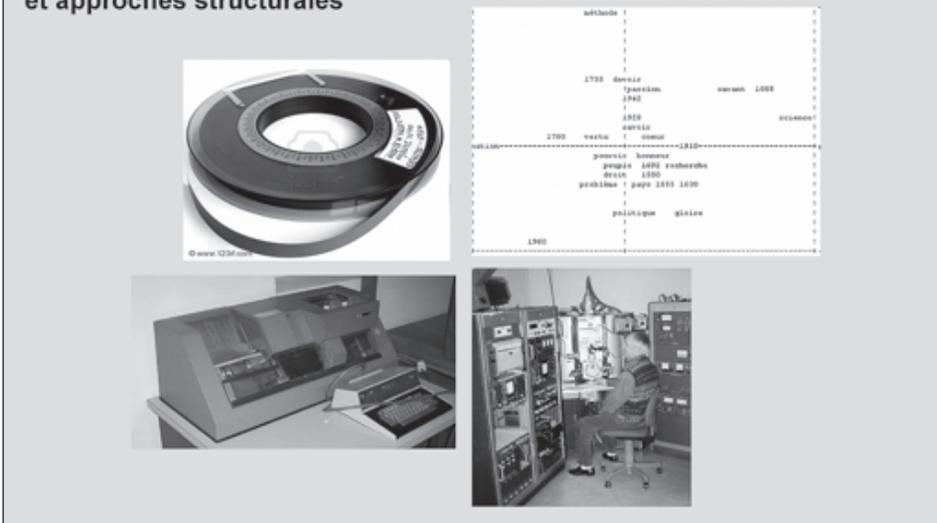
DOCUMENT 3

(3) éléments pour une approche réflexive : vers 2010
réticularité, complexité et réinvention de l'apprentissage du métier



DOCUMENT 4

(3) éléments pour une approche réflexive : vers 1980
organisation informatique du travail de l'historien
et approches structurales



novatrice des tâches : ici résidait le terrain de l'expérimentation. Mais c'était sans compter sur le fait que ces nouvelles machines compactes étaient elles-mêmes dépendantes d'états antérieurs et souvent incohérents du travail scientifique et technique, et cela du fait des lignées techniques dans lesquelles elles étaient engagées bien plus que des réseaux connectés²⁰. Quoiqu'il en ait été, Internet est ensuite passé par là (document 3, p. 50 : « (3) éléments... : vers 2010 »), démontrant qu'il était vain de s'en tenir à tel état daté des dispositifs technologiques. Le caractère expérimental du métier d'historien s'en est finalement trouvé renforcé. Et finalement, l'illusion d'une réappropriation égocentrique par l'historien du périmètre de son travail empirique est tombée. Qu'on me permette cette formule : « C'en est fini du bricolage personnel ». Aujourd'hui, les investissements assumés par les établissements scientifiques sont colossaux. L'exemple du TGE Adonis le démontre, si obscur de loin, si indispensable en fait²¹.

C'est le même constat, dans le cas de la *Revue de synthèse*, qui m'a conduit à renégocier la division du travail entre la rédaction d'une part et son diffuseur d'autre part, quitte à choisir un partenaire nouveau dans l'espace français de l'édition scientifique : en l'occurrence les éditions Springer qui opèrent sur un modèle scientifique disons « classique », et qui s'engagent maintenant dans les sciences sociales et ont été attentives au fait que les sciences sociales, l'historiographie et la philosophie se diffusent à l'échelle internationale aussi en langue française, comme d'autres secteurs scientifiques, tel registre des mathématiques, tel registre des sciences médicales²². Aucun d'entre nous, aussi animé soit-il par l'esprit d'entreprise savante et intellectuelle qui faisait que les artisans de tant de revues dans les années 1970 allaient déposer eux-mêmes les dernières parutions dans les librairies de la rive gauche de la Seine, ne peut mettre la production récente sous les yeux d'un bibliothécaire chargé des acquisitions en Amérique, en Asie, voire même en Europe. Il revient à ceux qui défendent l'exigence savante dans nos travaux d'identifier les nouveaux canaux par lesquels les atteindre. Il s'agit simplement de remplacer le Solex par Springerlink, ou bien Cairn par exemple, et de plus de fournir sur le Web les services proprement scientifiques que ces bouquets ne procurent pas, c'est-à-dire en ce qui concerne la *Revue de synthèse*, des instruments de lisibilité de sa stratégie scientifique, et notamment des liens qui permettent d'articuler ses dernières parutions avec des questions comparables agitées dans les mêmes colonnes depuis 1900²³.

20. Il importe, on le mesure ici, de réinvestir l'histoire et la philosophie des techniques, comme le proposent par exemple chacun à leur manière Liliane Perez ou Vincent Bontems. On pourra suivre le renouveau de ces domaines et de leurs rencontres avec les sciences sociales dans certains numéros de la *Revue de synthèse* : n° 2 et 3, 2008 (*Les moyens techniques de l'art*) ; n° 1, 2009 (*Les machines. Objets de connaissance*) ; et dans la nouvelle série des *Documents pour l'histoire des techniques* (CNAM).

21. Pour plus d'informations, voir : <http://www.tge-adonis.fr>. Voir dans ce numéro l'article de Jean-Luc Pinol (p.90-100).

22. Sur ces enjeux et sur la stratégie de la *Revue de synthèse*, voir « Cent dix ans de renouvellements incessants... », art. cit.

23. Voir voir : <http://revue-de-synthese.eu>. Il importerait d'entrer ici dans la question du modèle économique, mais je m'écarterais un peu de mon propos. Pour mémoire, en 2001, la *Revue de synthèse*

Je soutiendrais le même raisonnement quant à la promotion du Campus Condorcet et de son « Grand équipement documentaire (GED) »²⁴, mais ce n'est peut-être pas le lieu. L'essentiel est de prendre acte qu'il appartient aux savants et aux historiens d'intervenir directement dans la définition et dans la conduite de ces opérations de grande ampleur, sauf à se faire dicter leur conduite par de tout autres puissances. Ici encore, la fuite en avant d'allure métaphysique n'est pas une solution, plutôt une démission.

Mais l'historien et le spécialiste de sciences sociales attendent des résultats repérables au crible plus traditionnel de l'historiographie ou de la vie des idées. En voici qui proviennent de travaux menés au cours de la dernière décennie qui ont consisté à explorer ce nouvel horizon expérimental dans trois directions distinctes : l'histoire des populations, la sociologie du genre, l'historicité des activités économiques.

On a beaucoup douté de la démographie historique dans les années 1990. Voici qu'elle se renouvelle sous nos yeux en une histoire économique, sociale et politique des populations²⁵. Mais prenons un autre exemple. On peinait à comparer les mouvements de population avant et après la Révolution, car les sources et les procédés de calculs offraient des matières incommensurables en 1780 et en 1820 par exemple. En suivant pied à pied les travaux des savants de la fin du XVIII^e siècle à ce sujet, et prenant au sérieux leur matériel, leurs modes de calculs et leur réflexion théorique, on a pu découvrir des sources nouvelles, tout au moins oubliées : les cahiers des compilations topographiques entreprises pendant les années 1780 et jusqu'aux premières années de la Révolution par La Michodière, à partir de l'enquête sur les mouvements de population conduite par le Contrôle général des finances et les intendants, entre 1772 et 1792. Une fois qu'on dispose pour quelque 33 000 paroisses de chiffres dont on sait analyser très précisément la fabrication singulière, rien n'interdit de recourir à des procédés de compilation et de calculs radicalement anachroniques mais, c'est là le point nouveau, ajustés de manière critique aux points de résistance que l'objet « population » présentait alors aux savants, et qu'ils n'ont pu contourner. On obtient ainsi des estimateurs un peu abstraits (ce ne sont pas à proprement parler des nombres d'habitants, plutôt des indices) mais rigoureux, aussi rigoureux que possible actuellement au

diffusait en partenariat avec les éditions Albin Michel environ 350 exemplaires par abonnements facturés au coût total (ce serait de l'ordre d'une centaine d'euros par abonnement aujourd'hui). En 2010, en partenariat avec Springer, elle est diffusée via environ 6300 abonnements payants (papier et/ou électronique), comptabilisés pour la plupart en coût marginal (les bibliothèques s'abonnent au bouquet dans le cadre d'un accord d'ensemble où la revue figure pour un tarif très nettement inférieur). Quant aux enjeux propres au travail scientifique, il a consisté à viser l'objectif d'une revue accessible en ligne, immédiatement et sans entrave largement en Europe (aujourd'hui approximativement 80 % des établissements universitaires européens sont abonnés via le bouquet Springer) et dans la plupart des établissements pertinents du reste du monde, cela sans en altérer ni les objectifs généraux, ni la ligne éditoriale, ni les préférences linguistiques.

24. Pour plus d'information, voir : <http://www.campus-condorcet.fr>; et sur le « Grand équipement documentaire » (GED) : *La Lettre de l'EHESS*, n° 34, lettre.ehess.fr/986.

25. Ce sont par exemple les travaux de Paul-André Rosental et du groupe ÉSOPP de l'EHESS (CRH), ou ceux portés par les redéploiements empiriques de l'ancienne enquête dite « TRA » ou « 3000 familles ».

regard de près de deux siècles de tentatives de calculs ou de reconstitutions, pour la population de chacune de ces paroisses, et par suite des indices assez classiques de ses mouvements, cela à l'échelle des paroisses. Cet artefact contrôlé permet alors de déplacer la question initiale, c'est-à-dire le dilemme entre les coups de force incontrôlés commis en calculant et l'hypothèse d'une incommensurabilité radicale : pour le dire vite, et face à la même compilation chiffrée trouvée dans les archives, le regard de Braudel ou bien celui de Foucault. Chemin faisant, on en arrive à pouvoir proposer des procédés de mise en évidence des tendances des variations locales des mouvements de population à la fin du XVIII^e siècle, chose que ni la démographie historique ni l'histoire des représentations n'avaient pu proposer à un degré comparable²⁶.

Un autre exemple, encore : nombreux sont ceux qui présupposent, sans doute par l'effet de quelque idéalisme, qu'aussitôt connu le principe de la production d'un chiffre, ce chiffre perdrait son sens. Les historiens alors se partagent entre ceux qui étudient les phénomènes et ceux qui étudient les représentations. Les sciences économiques et sociales du passé apparaissent aux premiers obsolètes, et aux seconds comme des artefacts dont il s'agit d'étudier l'arbitraire. Les propositions de Jean-Claude Perrot sur l'heuristique de l'histoire intellectuelle, on le devine, ont peu de chances d'être perçues selon un tel clivage. Eh bien, à nouveau, tentons l'expérience avec les moyens d'aujourd'hui, qui offrent la possibilité d'une exploration systématique de trois siècles de calculs de la proportion des garçons et des filles à la naissance. Le procédé formel est élémentaire et maîtrisé de diverses manières depuis la fin du XVII^e siècle. Il a occasionné de vastes élaborations savantes depuis la physico-théologie jusqu'à la sociologie et la biologie, en passant par le calcul des probabilités et beaucoup de propositions sur la nature du travail statistique. Il en va pour l'histoire de ces conceptions comme pour l'histoire des compilations : on peut entreprendre très systématiquement une enquête presque exhaustive tout au long de trois siècles. On peut mobiliser presque toute la littérature ainsi accumulée et tenir une histoire longue des rapports entre ce qu'aujourd'hui on assigne, pour ce qu'il en est des sexes à la naissance, à l'état-civil, aux mathématiques, à la biologie et à la sociologie. L'enquête fait d'abord découvrir qu'il n'y a pas d'homogénéité historique de la variabilité, de l'erreur et de l'incertitude quant à ces phénomènes, et que cette histoire engage immédiatement à la fois la formation des États-nations et celle des sciences auxquelles nous nous référons aujourd'hui²⁷. Une fois ce constat posé par voie de déconstruction critique et historique, rien n'interdit de procéder à une reconstruction tout aussi critique et raisonnée. Elle aboutit à réviser certains aspects fondateurs du fait social durkheimien en introduisant l'incertitude au cœur de sa définition. On renoue avec des apports de Maurice Halbwachs. On est alors conduit à reformuler la question

26. É. BRIAN, « Nouvel essai pour connaître la population du royaume. Histoire des sciences, calcul des probabilités et population de la France vers 1780 », *Annales de démographie historique*, 2001-2, p. 173-222.

27. É. BRIAN, Marie JAISON, *The Descent of Human Sex-ratio at Birth. A Dialogue between Mathematics, Biology and Sociology*, Dordrecht, Springer, 2007.

de l'assignation des identités sexuées et à sortir de l'aporie entre la qualification biologique des sexes et la désignation des genres²⁸.

Un dernier exemple touche l'histoire économique. Personne n'échappe aujourd'hui aux affres de l'incertitude financière. Mais tout cela a une histoire, comme toujours. L'histoire économique s'en préoccupe depuis déjà quelque temps²⁹. Mais qu'en est-il des formes d'arbitrage sur les marchés et tout particulièrement du recours, pour ces opérations, à des procédés de calculs mathématiques ? L'analogie avec les jeux de hasard (du XVII^e siècle à aujourd'hui), le fait d'enregistrer les prix en focalisant l'attention sur les moyennes (depuis le milieu du XIX^e siècle), le recours à des procédés de martingales au sens mathématique du terme (depuis les dernières décennies du XX^e siècle), voilà autant d'éléments de variation historique. Cet objet se prête à une analyse selon les mêmes principes que précédemment. Il en découle des nouveaux critères qui permettent de repérer des régimes d'incertitude économique différenciés tout au long des époques moderne et contemporaine³⁰.

Qui plus est, on est alors en mesure de battre en brèche un raisonnement très généralement adopté par ceux qui travaillent aux frontières entre l'histoire et la sociologie : l'hypothèse de la performativité sociale selon laquelle « les sciences en général, sociales en particulier et économiques [...], ne se limitent pas à représenter le monde : elles le réalisent, le provoquent, le constituent aussi, du moins dans une certaine mesure et sous certaines conditions »³¹. Il apparaît, à l'issue de l'étude en question, tout aussi vain de croire que les phénomènes financiers seraient extérieurs à l'action humaine que d'imaginer qu'ils seraient malléables à volonté, tels de purs produits d'une performativité sociale. C'est en effet tout le monde économique, pendant la seconde moitié du XIX^e siècle et au XX^e siècle, qui a adhéré à la conception quetelésienne selon laquelle la structure de l'incertitude était « gaussienne », c'est-à-dire calculable en tendance, par suite centrée sur une valeur moyenne et avec des écarts à cette moyenne eux-mêmes calculables en tendance. Les usages, les calculs et les institutions en ont directement découlé depuis le milieu du XIX^e siècle. Or on peut montrer que cette croyance collective – si forte qu'un grand historien en fut la victime³² – a « performé » une structure de l'incertitude sur les marchés financiers qui n'obéissait pas à ces mêmes caractéristiques mathématiques : les tendances étaient repérables, mais les écarts à ces tendances n'offraient

28. É. BRIAN, M. JAISSON, *Le sexisme de la première heure. Hasard et sociologie*, Paris, Raisons d'agir, 2007.

29. Voir Dominique MARGAIRAZ, Philippe MINARD (éd.), *Revue de synthèse*, 127-2, 2006 : « Le marché dans son histoire ».

30. É. BRIAN, *Comment tremble la main invisible. Incertitude et marchés*, Paris, Springer, 2009.

31. Fabian MUNIESA, Michel CALLON, « La performativité des sciences économiques », in Philippe STEINER, François VATIN (éd.), *Traité de sociologie économique*, Paris, PUF, 2009, p. 289-324.

32. L'hypothèse était implicite chez Fernand Braudel. Elle l'exposait à un péril d'anachronisme incontrôlé. C'est la clé de la mise en doute de Jean-Claude PERROT, « Le présent et la durée dans l'œuvre de Fernand Braudel (note critique) », *Annales ESC*, 36-1, janvier-février 1981, p. 3-15.

pas les régularités attendues. En somme, les attentes des agents étaient «gaussiennes»; les institutions et l'information économique étaient conformes à cette croyance; mais cette institutionnalisation a induit une structure de l'incertitude économique qui s'est nettement écartée de ce schéma attendu de régularité. Sur cette dispersion de l'incertitude financière, au demeurant objectivable, on peut certes calculer des indices de volatilité, des variances ou des écarts types, mais ces indices ne sont pas consistants. Outre le fait que ce constat n'est pas sans importance dès qu'on envisage la réglementation des activités financières aujourd'hui, il intéresse directement l'historien économiste: aujourd'hui comme il y a un siècle, ou comme il y a bien longtemps, on fait des affaires en usant de procédés de calculs parfois sophistiqués, mais cela n'engage en rien la question de l'objectivité scientifique de ces calculs³³.

Aucun de ces travaux n'aurait pris forme sans les conditions concrètes du travail historique que nous discutons ici même. J'ai pour ma part choisi d'explorer depuis déjà quelque temps en quoi ce nouvel horizon historiographique expérimental concernait (a) certains aspects de l'histoire des sciences, (b) les rapports de la sociologie et des sciences sociales à l'histoire, et (c) le renouvellement de quelques questions de sociologie générale. Ces voies nouvelles ne sont pas celles du *geek*, du chic au de la liquidation, mais celles de remaniements réfléchis et constructifs³⁴ – d'une réflexivité réinventée et de longue haleine.

Éric BRIAN
 Centre Maurice-Halbwachs
 EHESS
 48 boulevard Jourdan
 75014 Paris
 eric.brian@ens.fr

33. É. BRIAN, «Aléas, normes sociales et limites de la performativité», in Christian WALTER (éd.), *Nouvelles normes financières*, Paris, Springer, 2010, p. 191-219.

34. J'emploie le mot «remaniement» au sens qui apparaît dans les textes de Maurice Halbwachs sur la mémoire collective, en l'occurrence ici la mémoire collective des sciences historiques et sociales. Voir à ce sujet les contributions à l'introduction de M. HALBWACHS, *La topographie légendaire des évangiles en Terre sainte. Étude de mémoire collective*, Paris, PUF, 2008 (édition établie par Marie Jaisson).